

par un historien français. Ceci eut évité de faire de Napoléon I^{er} l'empereur « de la France », de Paris la « capitale de l'époque » : du roi, un « bourbonnais » ou d'un laboureur (le père de Jeanne) un « très modeste », ce qui est d'autant plus inexact qu'il a « au moins deux serviteurs ». Jeanne n'a pas été une « étudiante » et n'a pas eu de « professeurs » (! p. 12). Il faut lire *L'Imitation de Jésus-Christ*, ce best-seller, et non « du Christ ». Paris, en 1856, ne compte pas « près de 2 000 000 d'habitants » mais 1 174 000. La Monarchie de Juillet commence en 1830 et non en 1831. Rien de plus inexact que d'écrire qu'en 1856, lors des obsèques triomphales de Sr Rosalie le « gouvernement bannissait toute manifestation à caractère religieux » : 1856 c'est toujours, depuis 1852, la belle époque des relations Église-État. Enfin, et de grâce, il faudrait toujours bannir les anachronismes, avec cet afflux de « Pères » quand il convient d'écrire M. Émery. M. Étienne, M. Hanon M. Abadel, M. Salhorgue. M. Chalumeau, M. Diebold, que ceux-ci soient sulpiciens ou lazarisistes. Le « Père d'Astros » ? Ah non, l'abbé d'Astros ! Jean-Léon Le Prévost n'a pas fondé les *Religieux* de Saint-Vincent-de-Paul mais les *Frères* du même nom. Tout ceci est dommageable car on apprend beaucoup y compris dans le chapitre XIV sur la renommée de sainteté qui a conduit à la béatification de 2003. Il y a un index.

Gérard Cholvy

ALESSANDRO STELLA

Le Prêtre et le Sexe. Les révélations d'un procès de l'Inquisition

Bruxelles, André Versaille éditeur, coll. « L'Autre et l'Ailleurs », 2009. – (16x24), 204 p., 24,90 €.

Bien plus que le titre, trop vague, sans doute volontairement provocateur pour être assez accrocheur, c'est le sous-titre de ce livre, paru chez une nouvelle petite maison d'édition belge, spécialisée en histoire et sciences politiques, créée par le fondateur des Éditions Complexe, qui en donne le sujet véritable.

L'auteur est historien, chargé de recherche au CNRS, et ses thèmes de prédilection sont les

rapports d'exploitation et de domination dans le travail. Avec cet ouvrage, il change sensiblement de domaine puisqu'il étudie des procès menés par l'Inquisition au Mexique entre 1540 et 1810 concernant des « transgressions sexuelles de moines et de curés » (p. 11). Sur environ deux mille affaires, il en a analysé minutieusement environ cent quarante. Le corps du livre (p. 145-161) est donc constitué de longues descriptions de « micro-histoires d'une micro-histoire de religieux qui ont prêché l'amour du divin et pratiqué l'amour de l'humain » (p. 177).

Ce qui peut nous étonner aujourd'hui, c'est que le délit qui revient le plus souvent dans ces pages fut la « sollicitation pendant la confession », puisque, « pendant des siècles, la confession fut le haut lieu de la confiance, voire de la conversation érotique » (p. 34), fournissant en tout cas une des rares occasions où un prêtre et une femme (le plus souvent) pouvaient se rencontrer en tête-à-tête et aborder des sujets intimes. Malgré la « pluralité des parcours individuels et [la] grande variété des liaisons affectives » (p. 177), notre historien a tenté de classer certaines tendances plus ou moins récurrentes dans les différents chapitres : les relations entre prêtres et religieuses ; celles plus ou moins sado-masochistes, faisant en tout cas intervenir la souffrance, « pour le plaisir » ; « l'homosexualité niée » et pourtant bien présente ; certaines sexualités débridées et foisonnantes ; enfin, les situations où prêtre, femme, et éventuellement enfant(s), parvenaient à former une véritable famille sur la durée.

En une longue conclusion (20 p.), A. Stella tire quelques conclusions générales de ces procès, toujours longs, souvent très longs, où « les sentences prononcées [...] pourraient être considérées à la fois comme laxistes et rigoureuses » (p. 168). Les prêtres jugés sont de toutes origines sociales et formations intellectuelles, avec un âge moyen d'environ quarante-trois ans, alors que celui des femmes abusées tourna autour de la vingtaine. En revanche, les cas de pédophilie sont rares. La majorité des clercs étudiés recherchaient l'épanouissement de leur désir de manière ponctuelle, toutefois « une minorité cherchait l'âme sœur pour vivre en concubinage, dans la transgression mais en parfaite monogamie » (p. 176).

Bref, voici une étude intéressante, utile pour connaître un aspect encore obscur de l'histoire de l'Église. Sauf en ce qui concerne l'introduction, elle aussi très longue (30 p.), où Stella, sortant visiblement de son champ de compétence, en profite pour régler sans finesse ses comptes avec l'Église catholique d'aujourd'hui.

On passera encore sur les multiples erreurs factuelles, conséquence sans doute de sa méconnaissance du sujet. Mais on rechignera quand il citera nommément certains clercs actuels, comme le P. Tony Anatrella, présenté comme « prêtre et psychanalyste engagé dans une modernisation de l'Église » (p. 28) dont il dit sans précaution aucune : « Comment est-il possible que Mgr Tony Anatrella, expert du Vatican en matière de sexualité et de drogues, soit encore obligé de cacher son homosexualité ? L'inspirateur de la doctrine de l'Église du XXI^e siècle sur ce qui touche au plaisir s'est vu accuser par d'anciens patients de pratiques homosexuelles. Celui qui considérait que "l'homosexualité est une immaturité foncière de la sexualité humaine" [...] se livrait en cachette à l'abus sexuel de jeunes séminaristes en analyse » (p. 41). Plus grave encore, A. Stella se livre à une analyse de l'encyclique *Deus caritas est*, qui est assez détaillée (p. 26-29), mais complètement unilatérale et totalement erronée, et dont le seul vrai but est, en fait, de montrer que, une fois de plus, un pape veut condamner absolument tout ce qui relève de la sexualité...